2me Année. — N° 50. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 15 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille — Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 50 de l'Avenir

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés, dont l'abonnement expire le 30 juin prochain, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Un grand nombre de nos lecteurs nous demandent avec une insistance trop gracieuse pour que nous n'y ayons pas égard, la suite de l'*Essai sur les mondes*, de notre bien aimé collaborateur Eraste ; nous reprendrons incessamment cette publication.

Nos abonnés nous rendront cette justice que nous tâchons de donner dans notre feuille le plus de variété et le plus de nouvelles spirites. Dans notre dernier numéro nous avons commencé l'insertion d'une communication très-intéressante sur l'exposition des beaux-arts de 1865, par un Esprit du 15e siècle. Nous remercions sincèrement cet Esprit, d'aborder des questions vivantes et contemporaines et d'inaugurer un nouvel ordre de communications. Toutes les questions sont du ressort de la philosophie, or le Spiritisme étant par-dessus tout une doctrine philosophique, il est de son devoir de porter ses investigations et ses recherches non-seulement sur les questions purement psychologiques, mais sur tout ce qui peut élever l'âme et agrandir le cercle de ses connaissances. Cette critique du salon de 1865 a été dictée médianimiquement à un jeune peintre de nos amis, chez lequel, par conséquent l'Esprit a trouvé les connaissances spéciales pour traiter convenablement les questions qui se rattachent aux beaux-arts. C'est ainsi que tous les Esprits d'un ordre relativement élevé agissent lorsqu'ils veulent traiter des questions spéciales. A. D'A.

Paris, le 15 Juin 1865

CORRESPONDANCE SPIRITE

Charleroi, le 30 mai 1865.

Mon cher directeur,

Je m'aperçois, par les deux lettres insérées dans votre numéro du 25 de ce mois, que les pensées que j'ai émises au sujet de la brochure de Mme B..., n'ont pas été bien comprises. Je n'avais qu'un seul but : démontrer l'incompatibilité qui existe entre ce que l'on appelle *vulgairement* la foi et la raison et, partant, le peu de succès que cette brochure devait avoir auprès des membres du clergé catholique. Je n'en rends pas moins un hommage mérité aux sentiments généreux qui ont guidé Mme B...

L'esprit de l'Église, depuis Constantin jusqu'à nos jours, n'a pas varié; l'histoire est là pour prouver que toujours elle s'est inscrite en faux contre tous les progrès, contre toutes les libertés qui font la force de la société.

En effet, n'est-ce pas à la faveur des ténèbres qui couvraient l'humanité, pendant tout le moyen âge, que le catholicisme a pu élever sa toute-puissance sur les âmes ? N'est-ce pas à l'aide de l'ignorance qu'il a pu maintenir son influence sur les peuples et construire cet édifice de préjugés qui est encore aujourd'hui debout comme une menace pour la civilisation moderne ?

Le clergé catholique comprend parfaitement que la lumière est pour lui la mort; l'inertie et le mauvais vouloir qu'il a toujours opposés, et qu'il oppose encore aujourd'hui, à toutes les idées nouvelles, en sont la preuve et nous laissent peu d'espoir pour sa conversion future.

Mme B... croit pouvoir encore l'amener aux idées nouvelles, au progrès; c'est une généreuse illusion, mais à laquelle l'histoire de toutes les théocraties donne un démenti constant.

J'ai lu et relu avec bonheur les ouvrages ainsi que les articles remarquables sortis de la plume de M. Pezanni; la lumière s'est faite en moi sur beaucoup de questions par la lecture de ces pages d'une philosophie brillante et vraiment rationnelle. Cependant, je dois avouer que je ne puis admettre, jusqu'à preuve du contraire, que tout homme, ici-bas, s'y trouve nécessairement pour expier des fautes commises dans une existence antérieure : les Esprits supérieurs en mission ; les Esprits à l'état d'enfance, tels que les sauvages; les hommes qui s'incarnent sur cette planète pour n'avoir pas eu le temps de compléter leur épreuve terrestre, me paraissent des exceptions d'une certaine valeur au dogme du *péché originel*. Pour eux, l'existence actuelle n'est qu'un gradin pour l'existence future et non une *expiation* pour des fautes commises dans une existence antérieure.

Je crois à la révélation continue et universelle de Dieu à l'humanité par l'intermédiaire des Esprits supé-

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

PUVIS DE CHAVANNES,

LES FRÈRES BALZE, CABANEL.

Avant de pénétrer dans le Grand Salon, les allégories de M. Puvis de Chavannes arrêtent le regard; ces œuvres sont monumentales; leur agreste simplicité ont le charme et l'impression de la grande peinture.

Nous savons gré à M. Puvis de Chavannes de peindre, au nom du grand Art. Ces allégories représentant *les Vendanges en Picardie (Ave mater Picardia nutrix)*. Ces peintures, exécutées pour le musée d'Amiens, sont un hommage rendu à la fertilité de la Picardie; ce sont deux grandes églogues, où l'une réunit la splendeur des vignes, et l'autre les différentes industries de la province. La pêche occupe une grande partie de la seconde allégorie; dans ces deux compositions, l'humanité se marie merveilleusement à la nature; des enfants se pendent au sein de leur mère, comme les hommes pressent le sein de la Picardie.

M. Puvis de Chavannes n'en est pas à sa première œuvre; chez lui, l'homme, c'est-à-dire le penseur, s'allie profondément au peintre, et, sans suivre l'exemple déplorable des spécialistes qui appauvrissent la richesse de la peinture, il grandit au contraire sa manière en mêlant dans ses toiles un peu du grand tout de la nature.

Faut-il critiquer dans M. Puvis de Chavannes certains groupes un peu vides, certains torses un peu trop longs, des emmanchements de bras incertains et des fautes de proportions entre les figures ? Non, une œuvre comme la sienne ne demande pas à être ainsi détaillée. Ce sont des fautes que M. Puvis de Chavannes doit voir aussi bien que nous; Dieu sait si, dans notre voyage au Salon, nous rencontrerons des défauts artistiques; nous nous défions beaucoup des tableaux où brille l'harmonie de la banalité; une œuvre sans défauts est rarement une œuvre bonne. Saluons donc la majesté des allégories de M. Puvis de Chavannes, et ne nous souvenons que des qualités d'art que nous venons d'admirer.

Il y a en face de M. Puvis de Chavannes une autre peinture murale, célèbre par sa composition et la grâce de ses figures. C'est le *Triomphe de Galathée* de Raphaël. Les frères Balze sont les auteurs de cette reproduction sur faïence. Cette manière de procéder, fort coûteuse, crée une œuvre inaltérable. Faisons des vœux pour que cette nouvelle forme artistique se popularise un jour, et que nous ayons sous les yeux, non-seulement dans nos rues modernes la splendeur industrielle, mais également aussi la splendeur de l'Art.

Ces peintures, décorant extérieurement des monuments publics et représentant, comme chez les anciens, la consécration de l'édifice, donneraient à nos cités modernes une richesse toute nouvelle.

L'œuvre des frères Balze est lourde; la figure surtout de la Galathée nous semble courte et vulgaire de formes; nous pouvons tous constater la différence avec l'original, en étudiant la magnifique gravure qui le reproduit et les photographies qui popularisent de jour en jour le peintre d'Urbin et tant d'autres.

En entrant dans le Grand Salon, nous allons droit au portrait de Napoléon III, par Cabanel.

Les grands peintres, comme tous les autres grands hommes, sont rarement bien traités de leur vivant; si la fortune leur sourit, les écoles différentes opposent à chaque production nouvelle du maître la raillerie à la gloire, souvent l'insulte à la justice.

M. Flandrin est mort, justement regretté de l'École française. Son portrait de Napoléon III, froidement accueilli au Salon, est cependant, à côté du portrait peint par M. Cabanel, un modèle de style, de calme et de bon goût. Au premier coup d'œil on sent toute l'immense différence qui existe entre les deux œuvres ; autant celle de M. Flandrin est élevée, autant celle de M. Cabanel est bourgeoise. L'exécution même du peintre est froide, pauvre, sans relief, manquant absolument de vitalité. Est-ce à dire que beaucoup de peintres feraient même cette œuvre ? Non, le mérite y est immense, mais pas assez cependant à côté du mérite plus élevé, plus grand de nos chefs d'école morts ou retirés de la lutte.

L'Art, ce but unique, n'y est pas satisfait; sous prétexte d'idéalisme, le peintre a eu peur de saisir la vie, et son œuvre est plate, plus plate que les plus soignées des maîtres secondaires des Flandres. HYX.

rieurs en mission. Je crois, qu'en vertu de cette révélation, l'humanité avance d'époque en époque dans la voie du progrès.....

Jusqu'à ce jour, Jésus est pour moi le plus grand des missionnaires qui ont paru sur la terre; il est à mes yeux le type de l'homme parfait par excellence, que chacun de nous doit s'efforcer d'imiter dans sa vie et dans ses actes; mais je ne puis croire qu'il soit le dernier des Messies et que d'autres ne viendront pas compléter ses enseignements, comme il est venu lui-même compléter ceux de Moïse, des philosophes et des prophètes.

Pour dire toute ma pensée, je ne comprends pas, je ne m'explique pas ces mots *rédemption, union avec le Verbe, incarnation avec l'Homme-D eu,* qui me semblent en contradiction complète avec la doctrine de la perfectibilité.

Voilà, mon cher directeur, ce que je crois pouvoir répondre aux deux lettres que vous a values celle que j'ai eu le plaisir de vous écrire le 16 avril dernier; mais soyez-en bien assuré, je dis ce que je pense sans prétention, car je n'ai ni la force ni le désir de former école et de dire comme tant d'autres : « *Hors de moi, point de salut!* »

Veuillez avoir l'obligeance d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro, et agréer mes salutations fraternelles.

H. C. FIX.

LE CIEL DU SPIRITISME

III

Tandis que la brahmanisme en Orient s'épuisait en moyens futiles pour échapper à la loi des réincarnations, tandis que le bouddhisme trouvait son refuge dans le néant libérateur, tandis que les disciples encore grossiers du Christ méconnaissaient les grands enseignements de leur maître et créaient un ciel de fantaisie pour les bienheureux changés en rentiers inoccupés, en statues de cire et en momies, l'avénement de l'Esprit se préparait déjà, chez les Gentils par les mystères; chez les Juifs, par la tradition orale et secrète contenue dans le *Sepher jesirah*, dans le *Zohar* et ses suppléments, dans le grand et le petit *Idra*; chez les chrétiens dans les vues immenses et prématurées d'Origène, confirmées sur la négation de l'enfer absolu, par Clément d'Alexandrie et Grégoire de Nysse et une foule de théologiens. Mais ce n'était pas assez; l'Esprit de vérité dont la venue dans les desseins providentiels de Dieu était fixée vers 1850, et le triomphe définitif vers l'an 1900, époque du jugement dernier, de la fin de l'ancien monde et de l'inauguration d'une ère nouvelle, devait être annoncé, devancé par des précurseurs; le terrain devait être prêt à recevoir les semences du ciel qui allaient se répandre sur les sillons de la terre, croître et fructifier sous l'œil des grands messagers, et par les soins de tous les hommes de bonne volonté associés à ce sublime travail. C'est la France qui avait la mission d'initiatrice à ce mouvement promis, elle devait donc être préparée de longue main à ce rôle; c'est pourquoi chez ses ancêtres directs, les Gaulois, surgit une théologie contenant déjà en germe toutes les vérités spirituelles. Voilà la raison d'être dans le plan divin, du Druidisme qui était une protestation contre les molles religions de l'Orient, en même temps que contre leur ascétisme contemplatif, et une reprise de ce que le Messie n'avait pu suffisamment développer, un céleste commentaire de ses fécondes paroles : « *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père* ». Chez les Gaulois, point de religieux ni de moines; le prêtre en dehors des cérémonies religieuses, participe à toutes les fonctions de la vie civile. Le Druidisme est l'opposé complet du génie oriental. Les Orientaux savent la loi inéluctable des réincarnations, ils la maudissent et s'en épouvantent; ils inventent, pour y échapper, mille ressources sans valeur aucune, de futiles et vaines observances, la contemplation stérile, la prière sans adoration, l'extase et la méditation sans les œuvres méritantes qui seules font le salut de l'homme. Le Gaulois connaît aussi la nécessité des renaissances, il l'accepte loin de la repousser, la morale du Druidisme se résout dans une perpétuelle activité pour former son individualité et arriver au perfectionnement de soi-même. C'est ce que nous avons déjà fait ressortir dans un article antérieur (l'activité est la loi de tous les mondes). Pendant que les bouddhistes soupirent vers leur *nirvana*, anéantissement, que les brahmanes aspirent à l'absorption dans l'âme universelle, que les pseudo-chrétiens rêvent la vision béatifique et immobile, les druides n'admettent pas même cet intervalle de repos entre les incarnations. Se reposer c'est perdre du temps et on n'en doit point perdre, pour achever le plus tôt possible ses transmigrations dans *Abred* et arriver aux transformations de plus en plus resplendissantes de *Gwynfid*. Leur fière théologie ne voit que l'action, partout l'action. L'absolu leur fait peur, aussi le dernier et suprême cercle de *Ceugant*, ils le réservent à Dieu à condition que de là il rayonne dans toute sa création et la pénètre dans tous les sens, mais nulle créature vivante ne peut s'y mouvoir, ils n'admettent pas de co-société ni de participation d'aucune sorte à la vie divine, c'est une exagération, mais elle était nécessaire dans une théologie, qui devait briser avec les erreurs des précédentes et les répudier carrément. Nous verrons bientôt dans une étude synthétique du Druidisme considéré par rapport aux croyances nouvelles, ce que nous pensons de la foi de nos pères, qui malgré ses taches et ses égarements sur quelques points, a précédé et préparé les enseignements du Spiritisme.

Le Spiritisme explique et concilie tout. Aux bouddhistes, aux brahmanistes, aux néoplatoniciens, il accorde qu'en effet le moyen d'échapper à des basses réincarnations, de prendre son vol dans les mondes supérieurs, c'est le détachement des biens matériels? mais qui dit détachement, ne dit pas un complet divorce, impossible tant que nous vivons de la vie terrestre. Ne faut-il pas remplir son devoir d'homme, grandir par les obstacles, se perfectionner dans les épreuves, acquérir les énergies qui nous manquent, corriger les défauts que nous avons encore? ne faut-il pas aider, secourir nos semblables par notre exemple et nos conseils? et peut-on le faire, peut-on pratiquer les œuvres méritoires, en se retirant égoïstement du monde? Il ne faut jouir sans doute des biens temporels qu'en passant et sans contracter avec eux aucune attache servile, afin qu'on puisse à la mort les quitter sans regret et avec plaisir. Le mérite, il semble, sera plus grand d'avoir disposé des richesses de la terre, suivant ses besoins et dans l'intérêt de tous et de n'y avoir pas laissé prendre son cœur, de n'avoir fortifié en soi que la volonté de faire le bien, et l'amour du prochain et de Dieu. Par là l'ascétisme oriental est condammé, mais ce qu'il y a de bon dans son principe est complétement sauvegardé.

Le Spiritisme dit: « La vie future est la conséquence et la suite de la vie présente. » Si vous ne vous êtes pas élevé au-dessus de la terre, si vous avez à vous reprocher des fautes, des imperfections ou des crimes, si vous vous êtes trouvé à votre place ici-bas, comme l'exprime le philosophe inconnu Saint-Martin dans une de ses plus remarquables pensées, et que vous n'ayez aspiré à rien de mieux, vous renaîtrez ici-bas; là où l'arbre tombe, il reste, selon le Christ, jusqu'à ce qu'ayant mérité d'être transplanté ailleurs, il puisse porter de meilleurs fruits. Les *Védas* le disaient déjà: « L'homme » va au monde de ses œuvres, où ses désirs et ses pen» chants le poussent. Les œuvres sont comme un câble » qui lie l'Esprit et dont il ne peut s'affranchir. »

Lorsqu'au contraire l'âme en quittant ce monde est mûre pour la vie spirituelle et sans liens avec la matière, elle s'élève peu à peu, au service des Esprits supérieurs, au secours de ses frères terrestres qu'elle a laissés en arrière et à qui elle apporte une influence vivifiante.

Un degré de plus, l'individualité spirituelle dont il s'agit, sans perdre un seul instant, sans s'anéantir, fusionne avec les Esprits qui lui sont le plus sympathiques, de façon à n'avoir plus qu'une seule et même volonté, un seul et même amour, avec ses frères de l'espace. O na qualifié très-improprement, dans ces derniers temps, cet état réel de l'Esprit de mort *spirituelle*, ce n'est pas la mort, c'est une *survie*. L'âme en effet qui est arrivée au fusionnement solidaire y gagne plus de rayonnements, elle s'accroît de tout ce que lui apportent d'expérience et de pensées les âmes sœurs avec lesquelles elle a fusionné. Son histoire s'augmente de toutes celles qui lui sont associées. Elle n'avait vécu jusqu'à présent que dans dix tourbillons, je suppose; voilà qu'elle a vécu par ses co-associées, dans cent, dans mille, dans un million; elle est évoquée dans des milliards de mondes qui connaissent et appellent les Esprits de la société qu'elle forme, et elle peut ainsi se rendre dans tous, mandataire naturel de chacun d'eux. Sa vie s'est donc augmentée en extension, en puissance, en dévouement. Le fusionnement et la solidarité n'abolissent point l'individualité de chaque âme qui en est accrue, au contraire, et gagne chaque jour à mesure que se développe et grandit l'amoureuse agrégation.

Poussons cette pensée jusqu'aux dernières limites de l'idéal, l'association au *ceugant*, osons le faire, malgré nos pères, malgré les druides; par sa participation à la vie divine. L'Esprit pur a quelque chose de l'ubiquité de Dieu « plus on monte, plus la monade conquiert de rayonnements ». L'âme alors est au service du Père, elle va dans tous les mondes de la création, dans tous les univers infinis, remplir des messages, des missions de dévouement et d'amour, elle siége au centre du macrocosme, membre du grand conseil de Dieu, et pour elle il n'y a jamais immobilité et repos inactif; Dieu agit toujours et plus on se rapproche de lui, plus on gagne quelque chose au contact de son incessante activité, plus on découvre de nouveaux trésors dans la richesse infinie de l'Être, de nouveaux aspects dans la beauté resplendissante et parfaite, de nouveaux embrâsements au foyer de l'incomparable amour, de nouvelles connaissances dans la Vérité immuable, mais qui ne pouvant se donner à la fois tout entières, se développent par des séries infinies à l'intelligence de ses créatures. Les attributs de l'infini sont infinis; chaque minute en dévoile un nouveau et c'est ainsi que le bonheur des bienheureux, toujours actifs, toujours occupés, croîtra sans cesse et sans terme assignable, car l'infini ne saurait s'épuiser.

Mais quoi! nous dira-t-on, monter, toujours monter, toujours se transformer, toujours passer par des myriades de morts.

A cette objection de la paresse humaine, nous répondons par les paroles citées dans l'abbé Gratry, ce grand théologien, qui malgré ses attaches officielles à un passé enfantin n'en a pas moins posé ses pieds hardis sur la route bénie de l'avenir. Voici ce qu'il dit (*Connaissance de l'âme*, 2e vol., Lieu de l'immortalité), il rapporte un passage d'un Allemand, de Schubert. « Là, » dit-il, dans la région des étoiles doubles et des amas » d'étoiles, nous voyons souvent deux soleils, quelque» fois trois et plus, associés comme des frères. Nous en » voyons qui marchent ensemble par multitude, en » troupes serrées, aussi nombreuses que des armées. » Au milieu de ces chœurs d'étoiles, la lumière ne dé» cline jamais. Dans ces assemblées de soleils, le feu de » mille et mille auréoles réunies entretient un jour » éternel. Mais quels êtres peuvent habiter de telles ré-

» gions ! Ce sont probablement des êtres très-élevés, qui » n'ont plus besoin d'alternances entre la lumière et la » nuit, ni de vicissitudes de froid et de chaud. Peut-être » que dans ces régions, avec la nuit et le sommeil, les » images de la mort, la mort aussi a disparu, ou du » moins ce qui, pour nous, dans notre forme si impar- » faite, s'appelle la mort, n'est plus, pour ces organi- » sations supérieures, qu'un doux changement. Là, sans » doute, la nature vivante se transforme au lieu de » mourir, comme dans nos rêves nous passons douce- » ment d'une forme à l'autre ; et ces transformations » d'un passé achevé en un jeune et brillant avenir, au » lieu de l'horreur et des larmes, n'apportent aux êtres » intelligents qu'un ravissement de joie à la vue des » admirables et continuelles nouveautés de la vie gran- » dissante ! » Il me semble que cette poésie est utile ! Et ne fût-elle qu'un rêve, ce rêve n'est-il pas bienfaisant ?

Telles sont les propres paroles de l'abbé Gratry citant un écrivain religieux qui avait eu l'intuition des vérités spirites. Ces demeures où la mort est douce, et ne s'appelle plus même du nom de mort, ces transformations d'une vie grandissante et progressive, ces incarnations sans cesse renouvelées et servant de passage à des existences supérieures et continuellement plus splendides, qu'est-ce autre chose que le plus élevé Spiritisme ?

Vous le dites vous-même, admirable théologien, si ce n'est qu'un rêve, c'est du moins un rêve bienfaisant. Mais quoi ! nos rêves de nous, pauvres et infimes atomes, sont infiniment dépassés par la sagesse éternelle de Dieu. Donc, tout ce que nous rêvons de beau, tout ce que nous balbutions ici-bas de la vérité suprême, tout ce que nous concevons de bien se retrouve, et à un degré infini, dans l'œuvre magnifique du Créateur. Que l'on compare donc le tableau de ce ciel, tel que le Spiritisme le donne, à ceux des Orientaux et des pseudochrétiens, il y a évidemment supériorité et progrès et c'est là ce qui en fait la certitude et la magnifique grandeur. Nous pouvons dire en terminant : voilà votre ciel, ô Christ, dont vous n'avez pu développer à vos auditeurs, toutes les merveilleuses beautés, voilà bien la maison splendide du Père de famille, où toutes les créatures sont unies par la plus étroite solidarité, en Dieu leur chef suprême.

Comme autrefois les Juifs avaient couvert votre face auguste de crachats et de sang, en la rendant méconnaissable, de même les hommes avaient oublié et travesti vos enseignements, qu'avaient-ils fait de votre grande et divine figure ? ils l'avaient rapetissée à leur taille et on ne l'admirait plus ; mais l'Esprit de Vérité par ses Esprits précurseurs, par Lui-même, lui rendra bientôt tout son éclat. Il doit vous glorifier, car Il ne parlera pas de Lui-même et dira ce qu'il aura entendu, et ses enseignements sont les vôtres plus développés sans doute, mais identiques, car la vérité ne change pas ; donc le ciel du Spiritisme est le ciel même de Dieu, le ciel dont nous a parlé le Christ. André Pezzani.

Une soirée de Spiritisme chez le Président Abraham Lincoln.

Aujourd'hui qu'une triste célébrité, due à un assassinat dont tout le monde a eu horreur, se fait autour du nom du martyr, victime de l'odieux attentat, il nous a paru intéressant de rapporter les croyances spirites du glorieux président, et d'insérer une relation très-peu connue en France, puisque le *Progrès* seul, à la date du 26 juin 1863, l'a imprimée, et que nous ne savons pas si elle a été remarquée et reproduite. Elle prouve authentiquement et par des témoins oculaires : 1° le phénomène usuel de l'intervention des Esprits ; 2° les tableaux allégoriques produits par eux ; 3° une transfiguration complète, suivie d'une médianimité parlante, intéressante et convaincante au plus haut point. Nous citons maintenant et *in extenso* ce récit, dont la *Vérité* de Lyon n'a donné dans le temps qu'une courte et incomplète analyse.

Un correspondant de Washington écrit à la *Gazette de Boston :*

Il y a quelques jours, le président Lincoln crut devoir donner une soirée de Spiritisme à sa résidence de White-House, pour être témoin de la prétendue puissance miraculeuse et surnaturelle de M. C.-E. Shockle. J'eus la bonne fortune d'assister, en qualité d'ami du médium, à la réunion composée du président, de Mme Lincoln, de M. Welles, de M. Stanton, de M. L..., de New-York, et de M. F..., de Philadelphie. Nous prîmes place au cercle vers huit heures du soir. On vint appeler du dehors le président au moment où les manifestations commençaient à se produire, et les Esprits visiblement assemblés pour le convaincre de leur pouvoir, donnèrent des signes non équivoques de déplaisir de le voir s'absenter, en pinçant les oreilles de M. Stanton, et en tordant la barbe de M. Willes. Le président revint bientôt, mais il se passa quelque temps avant que l'harmonie fût rétablie, car la mésaventure arrivée aux deux secrétaires d'Etat avait causé une telle explosion de rires que l'influence surnaturelle en fut troublée. Pendant près d'une demi-heure, les manifestations eurent un caractère purement physique. On vit des tables se mouvoir, le portrait d'Henri Clay, appendu à la muraille, se balancer à plus d'un pied de hauteur, et deux candélabres, présents du dey d'Alger au président Adams, furent par deux fois enlevés jusqu'au plafond.

Il était près de neuf heures avant que Shockle se trouvât complétement sous l'influence des Esprits, et les manifestations furent si puissantes que le médium dut avoir deux fois recours à des restaurants pendant la soirée, tellement il était affaibli.

Je vais maintenant vous rapporter le plus fidèlement possible les faits dont j'ai été témoin oculaire. Vers neuf heures, on entendit de grands coups, juste sous les pieds du président, et M. Shockle déclara qu'un Indien voulait faire des communications.

« — Oh ! bien, monsieur, dit le président, je voudrais savoir ce que me veut Sa Majesté indienne. Nous avons eu récemment la visite de nos frères rouges et ce fut la seule députation parmi toutes les noires, blanches et bleues, admises près de notre personne, qui n'eût point risqué quelque avis relativement à la conduite de la guerre. »

Le médium réclama une plume et du papier qu'on plaça sur la table. On emprunta un mouchoir à M. Stanton pour couvrir soigneusement ces ustensiles. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour écrire ces mots, on entendit plusieurs coups, puis, le papier découvert, on y lut, à la surprise de tout le monde présent, ces lignes :

« Trop de hâte cause une dépense inutile de force ; » mais trop de délai cause du mécontentement. Rendez » vos actes vivaces par votre énergie. Employez tous » les moyens pour vaincre. Les proclamations sont su- » perflues ; présentez courageusement le front à l'ennemi » et combattez-le. Laissez chez eux les traîtres sous la » garde d'hommes loyaux et dévoués. Annoncez moins » vos préparatifs ; faites moins parade de vos forces ; » discourez moins sur la politique et agissez.

» *Signé :* Henri Knox. »

« — Monsieur Shockle, ce n'est point là le langage d'un Indien, s'écria le président. Quel est ce Henri Knox ? »

Je suggérai au médium de demander qui était le général Knox ? et, avant même d'avoir fini ma phrase, le médium dit d'une voix étrange :

« — Knox était premier secrétaire d'Etat au département de la guerre.

» — En effet, je me rappelle maintenant le général Knox, dit le président ; et se tournant vers M. Stanton :

» — Ce message vous regarde, Stanton, il vient de votre prédécesseur. »

M. Stanton ne répondit pas.

« — Je désirerais, dit le président, demander au général Knox, si cela ne dépasse pas toutefois la mesure de sa clairvoyance, de vouloir nous dire vers quelle époque la rébellion du Sud sera vaincue ? »

La réponse se fit de la même manière que la précédente.

La voici :

« — Washington, Lafayette, Franklin, Wilberforce, Napoléon et moi-même nous nous sommes souvent consultés à cet égard, mais nos yeux spirituels ne peuvent rien découvrir dans l'avenir prenant une forme quelque peu décisive. Souvent le mal est venu parce que tels hommes ont été précipités de hautes positions, tandis que tels autres vivent dans la retraite, dont on devrait utiliser les capacités pour atteindre le but. Napoléon dit : « Concentrez toutes vos forces sur un seul point. » Lafayette croit que la rébellion finira par épuisement ; Franklin en voit approcher la fin, parce que le Sud doit succomber faute de capacité, sous l'invention des machines de guerre poussée à un si haut degré dans le Nord. Wilberforce ne voit d'espoir que dans une armée de nègres. »

Au bas de ces mots on lisait le nom de Knox.

« — Fort bien, dit le président, il paraît qu'il y a divergence d'opinion parmi les grands hommes morts comme parmi les vivants. Il ne paraît pas qu'on dirige mieux les machines parmi les habitants de l'autre monde que parmi nous. Leurs discours et leurs avis ressemblent fort aux discussions de mon cabinet ; qu'en pensez-vous, monsieur Welles ?

» — Je n'en sais rien, répondit celui-ci ; nous y réfléchirons et verrons quel parti prendre. »

Au même moment on entendit de grands coups ; on replaça le papier et le crayon sur la table, et on vit apparaître les mots : « Voilà ce que c'est. » Tout le monde éclata de rire, et M. Welles se caressant la barbe, M. Lincoln lui dit :

« — L'Esprit a voulu signifier que vous avez l'haleine courte, et que, dans votre opinion, le chemin le moins long est celui qui fait le plus de détours. Prenons, en temps de guerre, les chemins de traverse. Je voudrais bien que les Esprits pussent nous dire comment nous pourrions nous emparer de l'*Alabama.* »

Tout à coup les lumières qu'on avait baissées en partie devinrent si pâles que je ne pouvais plus distinguer les traits des personnes présentes, et sur le grand miroir qui se trouve sur la cheminée on vit apparaître le plus beau tableau qu'on ait jamais vu. Ce spectacle surnaturel présentait une vue de mer ; l'*Alabama*, voguant à toute vapeur, était poursuivi par un autre grand vaisseau. Au loin, on apercevait deux navires marchands détruits en partie par les flammes.

Tout à coup le tableau change, on voit le croiseur confédéré à l'ancre et à l'abri d'un fort surmonté du drapeau anglais. On apercevait le vaisseau se balançant paresseusement et n'ayant personne à bord, il n'y avait personne non plus aux alentours. Ce tableau disparaît comme le premier, et on voit apparaître en caractères purpurins ces mots : « Le peuple anglais réclame ceci de » l'aristocratie anglaise. »

« — L'Angleterre finira donc par saisir l'*Alabama*, dit le président. C'est possible ; mais monsieur Welles, je vous en prie, ne laissez pas pour cela construire une canonnière ou un *Monitor* de moins. »

Les Esprits demandèrent de nouveau de quoi écrire, et on put lire un instant après la phrase répétée : « Voilà » ce que c'est. »

« — Je le vois, je le vois clairement, dit le président ; maman l'Angleterre pense que la sauce où on met l'oie on peut y mettre aussi le geai ; mais je ne vois pas dans tout ceci un grand compliment pour notre marine.

» — Nous avons fait notre possible, monsieur le pré-

sident, s'écria M. Welles. Je médite un plan dont le perfectionnement amènera dans nos filets l'*Alabama.* »

» — Eh bien, monsieur Shockle, dit M. Lincoln, en s'adressant au médium, je viens de voir de singulières choses et d'entendre d'étranges observations; mais rien ne me convainc, sauf les tableaux, qu'il y ait dans tout ceci quelque chose d'un autre monde. Je voudrais savoir ce que le juge Douglas dit de cette guerre.

» — Je vais tâcher de trouver son Esprit, dit M. Shockle; mais il arrive quelquefois, comme c'est arrivé ce soir pour l'Indien, que je sois impressionné d'abord par un Esprit : je dois céder à l'influence d'un Esprit plus puissant. Si l'on garde le plus profond silence, je verrai si l'on ne pourrait pas engager le général Knox à faire venir M. Douglas. »

On entendit trois coups en signe d'assentiment. Le plus profond silence fut établi, et après un intervalle de près de trois minutes, M. Shockle, se levant subitement, se plaça derrière sa chaise, mettant son bras gauche derrière le dos et plaçant le bras droit dans son gilet, il parla, et tous ceux qui avaient jadis entendu Douglas le reconnurent. Je n'ai pas la prétention de reproduire tout le discours de M. Shockle. Il était éloquent et dans un langage choisi.

L'orateur insista vivement auprès du président pour repousser tous les conseillers qui hésitaient sur la politique à suivre, et pour écouter les vœux du peuple qui l'appuierait dans toutes ses mesures, pourvu que son but fût de rétablir l'Union. Il ajouta qu'il y avait encore sur terre des Burrs et des Blennerhassets, mais qu'ils disparaîtraient confondus devant l'approbation du peuple, après une ou deux victoires qui lui semblaient devoir être remportées dans un avenir prochain. Une nouvelle ère devait, de l'avis de l'Esprit, sortir de ces victoires, si on en profitait habilement. Toutefois, si des hommes pervers croyaient devoir, aux premières heures de succès, se laisser aller à l'esprit de parti, la guerre se prolongerait; mais si l'on poursuivait par contre énergiquement la victoire, la cause serait sauvée. Le président s'écria :

« — Que cet avis me vienne d'un mortel ou d'un Esprit, c'est bien la vérité. »

M. Shockle se trouvant très-abattu après ce dernier effort, M. Lincoln jugea à propos de clore la séance.

Pour la traduction : JANTET.
du *Progrès de Lyon.*

LE SPIRITISME EN SUÈDE

Par WILLIAM HOWITT (1).

(Suite.)

Citons encore quelques faits remarquables, racontés par le comte Piper au colonel ***.

« Environ quinze ans avant la rencontre du colonel *** avec le comte Piper à Nice, il y avait à Stockholm une famille très-honorable, composée de la mère, de la fille, de deux fils, dont l'un était professeur de musique et avait donné des leçons à Jenny Lind, et d'une orpheline qu'on élevait comme si elle était de la famille. Cette jeune personne, que tous aimaient, tomba malade et mourut d'une maladie de poitrine à l'âge de 19 à 20 ans. Elle vit la mort s'approcher avec la plus grande tranquillité; la famille la pria de leur apparaître, si cela lui devenait possible. Environ un mois après son décès, ils étaient tous réunis dans la chambre à coucher de la mère qui se trouvait indisposée, causant de différentes choses; le nom de l'orpheline ne fut pas prononcé, et personne ne pensait à elle dans ce moment. La mère souhaita une bonne nuit à tous, et chacun se retira dans sa chambre. Peu de temps après, un des frères s'élança tout effrayé de sa chambre et rencontra dans le vestibule son frère et sa sœur non moins agités que lui-même. Chacun avait vu l'Esprit de l'amie. Ils se rendent chez la mère, qu'ils trouvent évanouie. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle leur raconta que l'orpheline venait de lui apparaître. Ainsi tous les quatre l'avaient vue pour ainsi dire au même instant. Le comte Piper connaissait la famille, et était parfaitement convaincu de la réalité de ce fait.

» A l'époque de ces récits du comte Piper (en 1854), vivait encore à Stockholm un vieux monsieur du nom de Saltza, bien connu dans toute la Suède à cause du don de seconde vue, qu'il possédait à un haut degré. Ici le roi Bernadotte s'intéressait beaucoup à lui, au point qu'on craignait, que son influence sur le roi ne devînt trop grande. Un jour en revenant d'un voyage, Saltza rencontra en route un riche négociant de sa connaissance, qui se rendait également à Stockholm. Celui-ci lui raconta, qu'il était très-inquiet sur le sort d'un de ses navires, dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis fort longtemps; qu'il avait d'abord négligé de le faire assurer à cause de la dépense, mais qu'il avait écrit depuis peu à Stockholm et à Copenhague dans le but de réparer sa négligence; il ignorait encore si l'assurance avait pu s'effectuer. Saltza lui répondit : « Laissez-moi tranquille et ne me parlez pas. Il demeura environ une heure dans un état de rêverie, et dit au bout de ce temps: « Votre navire a fait naufrage. Je le vois jeté sur la côte dans un parc; mais il a été assuré et l'annonce de ce fait est en route. »

On apprit peu après, que le navire ayant été vu passer le Sund sans accident, les assureurs de Copenhague avaient accepté l'assurance, mais qu'il avait péri dans une tempête avant d'arriver à Stockholm et avait été jeté à la côte dans ce parc, dont le propriétaire était connu du comte.

Le roi Charles XIII, craignant le pouvoir de ses nobles à cause de leurs grandes richesses, s'efforçait de les réduire en les accablant d'impôts. Environ quarante ans avant l'époque de ce récit, le roi réclama un arriéré considérable, comme étant dû par une seule propriété. La famille était convaincue que tout avait été payé en temps et lieu, mais ne pouvant produire les reçus nécessaires, elle fut obligée de s'acquitter par payements annuels.

Deux officiers de distinction avaient été invités à une partie de chasse au château de cette famille, dont le nom était Thott. Il y avait une chapelle attenante au château, et un passage communiquait de celle-ci à une des chambres du château, mais comme on ne s'en servait pas, les portes étaient toujours fermées à clef. Cette chambre fut assignée aux deux officiers. L'un d'eux s'endormit bientôt, l'autre resta éveillé et vit entrer par la porte du passage une figure enveloppée d'un manteau noir et tenant une lanterne. Un trousseau de clefs pendait à sa ceinture; elle en prit une, s'approcha du mur et sembla ouvrir un placard. L'officier réveilla son compagnon, ils firent une marque au mur, et l'événement mystérieux fut raconté le lendemain à tous les habitants du château. Ayant fait enlever les pierres du mur à l'endroit marqué, on y trouva une cachette renfermant une foule de papiers et parmi eux les reçus manquants. Le gouvernement remboursa ce qui avait été payé de trop.

Revenons maintenant à l'ouvrage de Nicander. On y rencontre toute espèce de phénomènes surnaturels, pierres jetées, apparitions, seconde vue, etc. J'y trouve un ancien document de 1693, qui fut soumis au Thing de la juridiction d'Elfsborg par l'évêque Carlsberg, attestant qu'une nommée Marie Monsdoster avait reçu la visite d'un Esprit et avait été priée par celui-ci de lui pardonner le mal qu'il lui avait fait de son vivant. Sur l'assurance que tout était pardonné, l'Esprit répondit: «Non, pas de tout cœur, et tant que cela ne sera pas, je n'aurai pas de repos. » Le document donne les détails de tout ce qui fut fait pour rendre la paix à l'Esprit.

Le capitaine G*** acheta des forges en Dalécarlie, restaura la maison qui menaçait ruine, et épousa une femme aimable, se promettant de mener une vie agréable et utile dans sa belle propriété. Mais des Esprits malveillants mirent bientôt fin à tous ses rêves d'avenir. Toutes les nuits il entendait un bruit semblable au roulement d'une grosse boule sur le plancher de sa chambre à coucher; quelquefois la boule semblait même heurter le pied du lit. Les investigations les plus minutieuses ne donnèrent aucun résultat; le plancher fut enfin défait. Résolu de percer le mystère, le capitaine veilla pendant plusieurs nuits avec deux de ses amis, mais il lui fut impossible de découvrir la cause de ce bruit. La boule invisible continuait à rouler sur le plancher. De guerre lasse le capitaine vendit sa propriété à perte, après ne l'avoir possédée qu'un an.

Iven Brahn, qui fut longtemps professeur au Gymnase de Strangnas, a raconté le fait suivant à l'auteur. Il avait été passer quelque temps à la campagne : en revenant à Strangnas, juste après le coucher du soleil, et en entrant dans la rue, où se trouvait la maison de l'évêque ainsi que la sienne, il voit un enterrement qui s'approche. Il s'étonne de ne pas entendre sonner les cloches, ni de voir la foule ordinaire des curieux. Il fait arrêter sa voiture pour laisser passer le convoi, et ôte son chapeau. Le deuil était conduit par une personne décorée, qu'il connaissait très-bien; des élèves du gymnase portaient le cercueil, que suivaient tous les membres du consistoire, collègues du professeur, ainsi qu'une foule de personnes, dont la plupart lui étaient connues. Le défilé étant terminé, il se retourne pour y jeter un dernier coup d'œil; tout avait disparu. Il demande au cocher ce qu'il avait vu. « Rien du tout », répond celui-ci, mais je m'étonnais de vous voir rester ici aussi longtemps et dans une semblable attitude. » Le professeur ne dit rien, mais en rentrant chez lui, il apprit que l'évêque était mort, et que l'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Il y assista et y vit exactement les mêmes personnes qu'il avait vues dans sa vision de la veille.

Un riche propriétaire de la province d'Ostergothland, nommé H— n, homme très-éclairé, avait pour voisin M. P—h, avec qui il chassait souvent. Ce dernier mourut subitement d'apoplexie, et M. H—n se trouva être son exécuteur testamentaire. Afin d'arranger les affaires, il alla demeurer dans la maison du défunt, et s'y livra à un examen attentif de tous les papiers. Beaucoup de parents se présentèrent pour réclamer tout ou partie de la propriété, et parmi eux se trouvait un créancier qui prétendait qu'une somme très-importante lui était due, sans pouvoir toutefois établir son droit par un document quelconque. M H—n refusa d'accueillir sa demande, à moins d'avoir la preuve certaine de la dette. Le soi-disant créancier s'en alla indigné et proférant des menaces. M. H—n parcourut de nouveau tous les papiers de son ami, afin d'être bien sûr. A la fenêtre près de sa table de travail, se trouvait une grande cage renfermant une paire de sansonnets, qu'il avait pris lui-même et donnés à son ami. Toutes ses recherches furent inutiles; il ne trouvait aucune trace de cette dette, et il se mit enfin au lit dans la chambre adjacente. Il s'endormit, mais fut bientôt réveillé par un bruit. S'étant levé et ayant allumé une bougie il fit le tour de sa chambre sans trouver la cause du bruit; la porte était fermée à clef. Il se rendit dans son cabinet de travail, mais là tout paraissait en parfait ordre. A peine s'était-il recouché, qu'il lui semblait entendre un bruit d'ailes d'oiseau tout près de lui; il se leva de nouveau et examina sa chambre où rien n'était dérangé, mais la première chose qu'il vit en entrant dans le cabinet, fut un des sansonnets couché mort et tout en sang sur un morceau de papier; c'était la reconnaissance de la dette, dont le payement avait été réclamé avec tant d'instances. M. H—n en informa le créancier et le paya. Ce ne fut que dans ses vieux jours, qu'il parla de ce singulier événement. L'auteur était un de ceux à qui il l'avait raconté.

J. MITCHELL.

(1) Traduit du *Spiritual Magazine*, de Londres.

En publiant dans notre dernier numéro la lettre que M. Largarde avait adressée contre l'*Avenir* à la *Ruche bordelaise*, nous avons obéi à un sentiment d'équité et de dignité personnelle. Nous avons voulu que les lecteurs de notre journal fussent juges du bien ou mal fondé des imputations dirigées contre la communication de notre cher et bien aimé frère George. Au surplus nous cherchons avant tout la vérité, cette vérité fut-elle contre nous-même. Cela dit nous nous applaudissons d'avoir fait ce que nous avons fait : les chaleureux et sympathiques témoignages que nous avons reçus de nos frères de tous les pays nous l'ont prouvé surabondamment.

Nous remercions notamment nos amis de Bordeaux, de Lyon et de Paris, de leurs excellentes lettres parmi lesquelles quelques-unes réfutent éloquemment M. le lieutenant de la garde impériale. Ne pouvant toutes les publier, nous choisissons celle que nous a adressée un ancien collaborateur de la *Ruche Bordelaise.*

ALIS D'AMBEL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.